



HAL
open science

Les Poètes du Parnasse et la Bretagne

Yann Mortelette

► **To cite this version:**

| Yann Mortelette. Les Poètes du Parnasse et la Bretagne. Hopala!, 2009, 32, pp.55-64. hal-04059595

HAL Id: hal-04059595

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04059595v1>

Submitted on 5 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Poètes du Parnasse et la Bretagne

I. – Douarnenez et la Cornouaille

Les poètes du Parnasse ont aimé profondément la Bretagne. Leconte de Lisle, José-Maria de Heredia, François Coppée, Sully Prudhomme, sans oublier Frédéric Plessis, le Parnassien brestois, tous ont noué des liens forts avec cette région. Se distinguant à la fois des romantiques et des symbolistes, ils ont donné de la Bretagne une vision nouvelle.

S'il est vrai que tout paysage est un état d'âme, les paysages bretons des Parnassiens, ces paysages à la fois tourmentés et pétrifiés, où s'affrontent la mer déchaînée et le roc résistant, reflètent leur lutte contre le mal du siècle. Les Parnassiens sont les stoïciens du romantisme. Leur Bretagne, c'est leur sensibilité blessée, blindée, qui sous une apparente impassibilité cache leur douleur intérieure. Le regard qu'ils ont porté sur cette région à travers leurs poèmes, leurs correspondances ou leurs notes de voyages en révèle autant sur eux-mêmes que sur la Bretagne et les Bretons. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler les circonstances dans lesquelles ils ont découvert la Bretagne.

Tout commence en 1863. C'est l'année de l'inauguration de la ligne de chemin de fer entre Paris et Quimper. Un jeune peintre vendéen, Emmanuel Lansyer, élève de Viollet-le-Duc et de Courbet, arrive à Douarnenez au début de l'été. Il vient d'exposer au Salon des Refusés un tableau de bord de mer, que la critique a comparé à l'œuvre de Corot¹. Bien décidé à approfondir cette veine d'inspiration, il choisit une partie du littoral encore peu connue. Devant la baie de Douarnenez, c'est le coup de foudre :

La Bretagne, dont j'avais tant rêvé depuis le collège même, dépassa mon imagination et je fus immédiatement pris pour elle d'un violent amour qui me ramena du reste vers elle quatorze ans de suite. Cette nature puissante et colorée, robuste jusque dans ses élégances, m'a certainement causé mes plus grands enthousiasmes de peintre et c'est peut-être à elle que je dois mes meilleures études et mes meilleurs tableaux².

Dès son premier séjour, Lansyer est accompagné par Heredia et par Sully Prudhomme, qui l'ont probablement connu par l'intermédiaire de Georges Lafenestre, autre disciple de Leconte de Lisle et futur professeur d'histoire de l'art au Collège de France. Une petite colonie de peintres et de poètes s'installe alors à l'Hôtel du Commerce, rue Jean-Bart, à Douarnenez. Le patron, un Norvégien nommé Georges Vedeler, accueille avec bienveillance cette Bohème artistique, en pratiquant des prix réduits et un service à horaires spéciaux. En 1865, le groupe est rejoint par Jules Breton, peintre déjà célèbre, élu l'année suivante au jury du Salon et qui a beaucoup contribué au rayonnement artistique et poétique de Douarnenez. Heredia l'y rencontre en 1873 ; il le perfectionne dans l'art des vers ; et Jules Breton publie

¹ Emmanuel Lansyer, *Un poste au bord de la mer : paysage, effet du matin* (1863). Édouard Lockroy déclara que le jeune peintre avait pris un peu de sa poésie à Corot ; et Jules Castagnary fut sensible à l'harmonieuse composition du paysage.

² Emmanuel Lansyer, notice autobiographique publiée dans *Hommage à Emmanuel Lansyer* (catalogue de l'exposition organisée à Loches du 3 juillet au 15 octobre 1993 pour le centenaire de sa mort), Loches, J.-F. Caillet, 1993, p. [6].

deux ans plus tard son premier recueil, *Les Champs et la mer*, dans lequel la Bretagne occupe une place de choix. En août 1873, c'est Mallarmé qui vient retrouver à Douarnenez ses amis du Parnasse.

La vie du groupe de Douarnenez est retracée dans la correspondance inédite de Heredia à sa mère. Voici la première lettre qu'il lui envoie de Bretagne, le 18 août 1863 :

J'arrive à Lorient à dix heures et demie du soir. Là, la rage me prend, je profite d'une place dans la diligence de Quimper, j'y passe la nuit pas trop mal et je suis à six heures du matin à Quimper. Une vue magnifique avant d'entrer dans la ville. Les clochers de ses églises, chapelles et séminaires, son canal, ses superbes promenades de chênes, tout cela, estompé dans la brume du matin qui montait en se déchirant de tous côtés sous les premiers rayons, formait un ravissant tableau qu'on aurait pu croire signé Corot. Je m'y arrête une heure, le temps de voir trois églises, dont la cathédrale, qui est une merveille, de boire une tasse de lait et de me hisser sur le coucou de Douarnenez par un froid terrible. À dix heures, Lafenestre m'embrasse, les paysagistes me portent en triomphe. [...] On me case dans le grenier, fort confortablement d'ailleurs, entre Martinez le peintre et Moulin le sculpteur. Je me lave, je fais un somme, à midi nous montons déjeuner : sardines fraîches, homard pêché le matin, pommes de terre de l'année arrosées de cidre et de vin, enfin, un vrai festin.

Ensuite on m'emmène chez les fournisseurs et je m'équipe. Béret, vareuse de laine, chemise de laine, gros souliers, guêtres de cuir. [...]

Après, promenade au bord de la mer. [...] Il fait grand vent, le ciel est d'une pureté splendide, la mer blanchit et moutonne. Ces grèves de Douarnenez sont vraiment incomparables. Les grands pins parasols poussent dans les fissures, des vaches avancent jusqu'à la vague. D'un autre côté, de magnifiques futaies de chênes gigantesques nous offrent des sentiers et des promenoirs d'une fraîcheur et d'une élégance ravissantes. Nulle part je n'ai vu une végétation plus vigoureuse jaillir plus splendidement des rochers à deux pas de la mer, au milieu du sable. Il y a surtout un coin planté de pins parasols qui semble, me disait Georges, volé au golfe de Naples. [...]

Je te quitte après ces quatre pages de paysage à la plume [...] pour aller me tremper dans la mer druidique. Sous mes fenêtres chante la mer, à deux pas chantent les arbres ; les barques et les goélands filent au vent vers l'île sacrée des druidesses, Sein, qui est derrière la baie, quel beau rêve ! surtout depuis qu'il est réalisé³.

Trente ans plus tard, dans son recueil *Les Trophées*, Heredia s'est souvenu de cette époque heureuse, en dédiant à Emmanuel Lansyer le sonnet « Un peintre » :

Il a compris la race antique aux yeux pensifs
Qui foule le sol dur de la terre bretonne,
La lande rase, rose et grise et monotone
Où croulent les manoirs sous le lierre et les ifs.

Des hauts talus plantés de hêtres convulsifs,
Il a vu, par les soirs tempétueux d'automne,
Sombrier le soleil rouge en la mer qui moutonne ;
Sa lèvre s'est salée à l'embrun des récifs.

Il a peint l'Océan splendide, immense et triste,

³ Lettre de Heredia à sa mère, 18 août 1863 ; Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5684, chemise 2.

Où le nuage laisse un reflet d'améthyste,
L'émeraude écumante et le calme saphir ;

Et fixant l'eau, l'air, l'ombre et l'heure insaisissables,
Sur une toile étroite il a fait réfléchir
Le ciel occidental dans le miroir des sables.

La « toile étroite » du peintre, capable de refléter l'infini, trouve son équivalent dans la forme brève du sonnet, capable d'embrasser un immense paysage, celui du fond de la baie de Douarnenez, dont les plages lumineuses inspirent à Heredia la surprenante image finale de son sonnet. Dans une lettre à Henri de Régner, datée de Douarnenez le 12 août 1890, il écrit en effet :

J'ai vu ici, du fond des grottes du Ris, sur les immenses grèves de Trezmalaouen ou de Tréfeuntec des reflets de ciel dans les sables mouillés⁴.

Mais revenons en 1863. Les jeunes poètes du Parnasse profitent de leur séjour à Douarnenez pour sillonner la Cornouaille. Dans une autre lettre à sa mère, Heredia fait une description très romantique du cap Sizun :

L'autre jour, nous sommes allés à la baie des Trépassés par Tréboul et Saint-Jean. C'est une tout autre nature que celle de Douarnenez, qui a quelque chose d'italien. C'est la véritable Bretagne. De grandes landes, couvertes d'immenses granits, des menhirs et des dolmens superbes. De temps en temps passe un berger breton avec son grand chapeau et ses larges braies gauloises, chassant gravement un troupeau de moutons noirs ou conduisant un attelage de petits bœufs bretons [...]. Une femme le suit, le pot de grès sur la tête, les poings sur les hanches, marchant avec un admirable aplomb ; ces figures sauvages se profilent sur un ciel gris. À l'horizon, des landes infinies, quelque légère fumée, de grands pins bizarrement tordus par le vent de mer, ou quelques pâtis entourés de blocs de granit. Ces champs souvent incultes, qui descendent jusqu'à la mer, hérissés de gigantesques menhirs, donnent bien la mesure de cette race attachée au sol, dure, énergique et entêtée. Race de granit !

Nous avons suivi les bords de la mer jusqu'à l'extrême pointe de la baie de Douarnenez. La nature change alors complètement. [...] Partout la lande nue et triste, hérissée de roches grises ou d'ajoncs épineux ; la mer, terrible, échevelée, écumant contre des falaises de granit noir, avec un bruit terrible. Et pourtant c'est toujours beau, peut-être plus encore. L'horreur, c'est le beau, le beau est horrible, comme dit Shakespeare⁵.

Le même paysage inspire à Sully Prudhomme une étrange prosopopée en vers, aux accents de révolte titanesque :

La Pointe du Raz

Au bout du sombre Finistère,
D'énormes rochers au pied noir
Protègent contre l'eau la terre.
On les entend parler le soir :

⁴ Lettre de Heredia à Henri de Régner, 12 août 1890 ; Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5691, f. 131.

⁵ Lettre de Heredia à sa mère, 25 août 1863 ; Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5684, chemise 2.

« Hélas ! depuis combien d'années
Brisons-nous l'onde au même lieu ?
Toutes les pierres sont damnées,
Les vivants seuls plaisent à Dieu.

Pour qui faisons-nous sentinelle ?
Pour des favoris étrangers !
Et notre ruine éternelle
Garantit leurs toits passagers.

Les jours de ces fragiles choses
Ne seront-ils jamais finis ?
Qu'ils s'achèvent ! La fin des roses
Sera le repos des granits.

Mais patience ! La rancune
Est l'âme du vieil Océan ;
Depuis bien des retours de lune
Le déluge prend son élan⁶ ! »

Deux ans plus tard, Lautréamont, lui aussi, saluera le « vieil océan » et sa puissance exterminatrice dirigée contre l'homme : « Vieil océan ! [...] Remue-toi avec impétuosité [...] si tu veux que je te compare à la vengeance de Dieu⁷ », c'est-à-dire au Déluge.

Si la pointe du Raz représente pour les Parnassiens le monde primitif des temps diluviens, la baie de Douarnenez se revêt à leurs yeux de couleurs méridionales. Georges Lafenestre la comparait à la baie de Naples, qu'il avait découverte lors d'un voyage en Italie en 1859. À Heredia elle rappelait son île natale : « Hier, écrivait-il à sa mère, la mer était de l'azur le plus tendre, le plus frais, le plus limpide, un grand saphir animé et vivant. Le soleil s'est couché dans une gloire telle que je n'en ai vu de semblable qu'à Cuba⁸. » Et un célèbre sonnet des *Trophées*, « Brise marine », explique comment la côte de Douarnenez est à l'origine d'un phénomène de mémoire involontaire qui confine à l'hallucination :

L'hiver a défleuri la lande et le courtil.
Tout est mort. Sur la roche uniformément grise
Où la lame sans fin de l'Atlantique brise,
Le pétale fané pend au dernier pistil.

Et pourtant je ne sais quel arôme subtil
Exhalé de la mer jusqu'à moi par la brise,
D'un effluve si tiède emplît mon cœur qu'il grise ;
Ce souffle étrangement parfumé, d'où vient-il ?

Ah ! Je le reconnais. C'est de trois mille lieues
Qu'il vient, de l'Ouest, là-bas où les Antilles bleues
Se pâment sous l'ardeur de l'astre occidental ;

Et j'ai, de ce récif battu du flot kymrique,
Respiré dans le vent qu'embauma l'air natal
La fleur jadis éclosée au jardin d'Amérique.

⁶ Sully Prudhomme, « La Pointe du Raz », *Stances et poèmes*, Paris, Faure, 1865.

⁷ [Lautréamont], *Les Chants de Maldoror*, chant premier (1868).

⁸ Lettre de Heredia à sa mère, 19 août [1866] ; Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5684, chemise 2.

Le lyrisme personnel, qui n'est guère dans les habitudes de Heredia, témoigne d'un sonnet de jeunesse inspiré par une expérience vécue. Deux ans avant la première publication du poème en revue, Heredia invitait Henri de Régnier à Douarnenez en lui assurant : « Ce vent d'ouest qui vient tout droit des pays d'Amérique a des parfums de tropiques et des souffles vraiment héroïques⁹. » Cuba et Douarnenez ne cessent de s'appeler mutuellement dans l'imagination affective du poète.

Si un sonnet breton comme « Brise marine » renvoie finalement à Cuba, il arrive aussi qu'un sonnet cubain ait des racines bretonnes. Voici l'un des plus beaux poèmes des *Trophées*, dont les commentateurs n'ont pas manqué de souligner l'atmosphère cubaine :

La Sieste

Pas un seul bruit d'insecte ou d'abeille en maraude ;
Tout dort sous les grands bois accablés de soleil
Où le feuillage épais tamise un jour pareil
Au velours sombre et doux des mousses d'émeraude.

Criblant le dôme obscur, Midi splendide y rôde
Et, sur mes cils mi-clos alanguis de sommeil,
De mille éclairs furtifs forme un réseau vermeil
Qui s'allonge et se croise à travers l'ombre chaude.

Vers la gaze de feu que trament les rayons,
Vole le frêle essaim des riches papillons
Qu'enivrent la lumière et le parfum des sèves ;

Alors mes doigts tremblants saisissent chaque fil
Et dans les mailles d'or de ce filet subtil,
Chasseur harmonieux, j'emprisonne mes rêves.

Gracieuse image que ces rêves-papillons, qui servent de trophées de chasse au poète et qu'il emprisonne « dans les mailles d'or » du sonnet, ce « filet subtil », dont le tressage révèle quelques surprises. En effet, une première version manuscrite, datée de Douarnenez, offre un tout autre cadre à cette rêverie méridienne :

Le Bain du roi Gradlon

Les chênes ont poussé jusqu'à la mer et l'anse
S'abrite dans un sombre et merveilleux palais ;
La nature sauvage y fleurit en silence
Au bruit du flot chanteur qui court sur les galets.

Là, l'Océan qui berce un azur calme, lance
Au flanc noir des rochers de fluides reflets,
Tandis qu'aux sommets verts qu'un souffle lent balance,
Le soleil semble avoir suspendu ses filets.

Souvent, aux soirs d'été chauds du parfum des sèves,
J'ai vu, treillis splendide errant sur mon sommeil,
Ces longs fils lumineux dorer l'ombre des grèves ;

⁹ Lettre de Heredia à Henri de Régnier, 12 août 1890, *loc. cit.*

Alors, ma main saisit les rayons du soleil,
Et dans les mailles d'or de leur réseau vermeil,
Chasseur harmonieux, j'emprisonne mes rêves¹⁰.

L'atmosphère tropicale de « La Sieste » serait due en fait à un micro-climat du Finistère sud ! Comment expliquer ce palimpseste ? Pourquoi Heredia a-t-il gommé la référence bretonne dans la version finale de son poème ? Sans doute l'irrégularité dans la disposition des rimes de son premier sonnet, surtout dans les quatrains, l'a-t-elle poussé à n'en conserver que les tercets. Mais les six derniers vers étaient-ils donc sans rapport avec les huit premiers ? Devant ces deux séries de quatrains prolongés par des tercets similaires, on a l'impression de deux corps différents plantés sur les mêmes jambes, d'une sorte de siamois mi-breton, mi-cubain. Se pose alors la question de savoir ce qu'est le « Bain du roi Gradlon ». L'expression resurgit dans la lettre d'invitation que Heredia envoie de Douarnenez à Henri de Régnier le 12 août 1890 :

Sous ces lames bleues, vertes ou violettes, c'est la ville d'Is submergée.
Vous vous pourriez baigner au bain du roi Gradlon, et suivre sa course, le
long de la rivière salée qui baigne mon mur, jusqu'au village de Pouldavid
où il repoussa dans la mer qui le poursuivait sa fille maudite, la belle Dahut.
C'est ici le pays des nains, des fées et des héros de la Table ronde.

Heredia réside alors dans une villa au bord de la rivière de Port-Rhu. Le bain du roi Gradlon semble l'ancien nom donné à une anse du littoral douarneniste. Or Emmanuel Lansyer a peint deux tableaux, *Douarnenez, le bain du roi Gradlon*, daté du 23 octobre 1864, et *Aimée Lerouge au bain du roi Grallon*, daté de 1867, qui représentent une petite anse circulaire taillée dans le roc et ombragée de grands arbres, comme celles qu'on trouve en contrebas du village des Plomarc'h¹¹. La légende en fit probablement un vestige du palais de Gradlon. En tout cas, ce lieu de frontière entre le monde réel et celui du merveilleux était tout indiqué pour inspirer un poète que la contemplation de la nature conduit vers le domaine du rêve¹².

Sur les seize séjours que Heredia fit en Bretagne, sept furent consacrés à Douarnenez, qui était son lieu de prédilection, au point même qu'il envisagea de s'y retirer définitivement. « Plus on le voit, plus on subit le charme antique [...] de ce pays sombre et splendide, triste et séduisant¹³ », confie-t-il à sa mère en 1873. Et dans une autre lettre, lui qui se sent comme un exilé depuis que l'insurrection cubaine a chassé sa famille de son île natale, il s'écrie :

Voici l'automne, la saison où la Bretagne exhale, avec ses derniers bouquets,
l'essence de sa beauté, tout son charme à la fois magnifique, sauvage et
mélancolique. Oh ! le beau pays ; chère maman bien-aimée, et que je serais
heureux d'y retrouver ce *home* que nous avons perdu et que les plus beaux
appartements de Paris ne peuvent m'empêcher de regretter¹⁴.

Lors de son avant-dernier séjour à Douarnenez, en 1890, Heredia est enchanté de retrouver un pays rempli de fleurs et baigné par la mer :

¹⁰ Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 13540, f. 26.

¹¹ Ces deux tableaux sont conservés au musée Lansyer, à Loches. Le premier est reproduit en couleurs dans l'ouvrage de Diane de Blacas, *Lansyer. Le Maître du luminisme*, préface de Pascal Dubrisay, [Cigogné], Concept-image, 2004, p. 15.

¹² Dans les *Trophées*, « La Sieste » fait partie de la section « La Nature et le Rêve » et précède directement le cycle de « La Mer de Bretagne ».

¹³ Lettre de Heredia à sa mère, 25 août 1873 ; Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5684, chemise 2.

¹⁴ Lettre de Heredia à sa mère, 22 septembre 1873 ; *ibid.*

Nous voici, sur la rivière de Port-Rhu, dans une jolie maison très propre avec un petit jardin qui sent l'œillet, la rose et le réséda¹⁵. Au bout, une tonnelle de clématite violette et de passiflores d'où je vois de grands ormeaux se masser et faire arcade pour laisser passer le clocher de Tréboul et la mer. Le soleil s'y couche tous les soirs, suivant sa mauvaise habitude, et fait de ce coin de rivière salée une manière de Claude Lorrain vivant¹⁶, d'où l'on sent le varech et le sel des marées (la sardine est heureusement absente, courant le guilledou vers Audierne ou Concarneau, et Douarnenez momentanément embaumé)¹⁷.

L'inconvénient de Douarnenez à l'époque, c'est effectivement que le parfum des fleurs y est concurrencé par l'odeur de sardine. En 1860, il n'existe que trois conserveries, mais en 1902 il y en a vingt-sept. Ce qui n'empêche pas Heredia de continuer à vanter le charme de Douarnenez à Henri de Régner, à Pierre Louÿs ou à André Gide. En 1896, il s'insurge contre la trahison de son ami Gaston Deschamps, chroniqueur du journal *Le Temps*, qui a osé écrire que l'odeur de sardine l'avait fait fuir de la ville :

Dès qu'il me vit, rapporte Deschamps, son indignation éclata. La magie de sa parole colorée transfigura Douarnenez en un jardin merveilleux où les houles venues des Antilles voisinent avec les îles parfumées qu'on eût dit vraiment détachées de l'archipel. Qu'importe l'odeur des sardines ! On ne la sent pas lorsqu'on gravit la pente des falaises, parmi l'or des ajoncs et la floraison rose des bruyères. On respire alors, pourvu qu'on soit doué d'un odorat subtil et d'une imagination éveillée, un parfum léger qui flotte dans le vent sur l'étendue des mers et vient tout droit des Florides¹⁸.

Tout inconditionnel qu'il fût de la cité sardinière, Heredia n'avait pas toujours été insensible à ses désagréments olfactifs, non plus qu'à l'arrogance des fameux Seigneurs de la mer. En 1867, il s'en ouvre à sa mère :

Singulières gens que ces sardiniers ivrognes et malpropres, arrogants et orgueilleux comme Rohan ou Montmorency, détestant les étrangers qui leur portent leur argent, et se croyant presque des droits sur l'air que l'on vient respirer chez eux ! Ma réflexion est tellement juste qu'ils font tout leur possible pour le vicier par leurs exhalaisons infectes de fricasseries et de fritures. C'est ce qui nous désole de ce coin ravissant, qui semblerait bien plutôt fait pour les artistes et les poètes, avec son beau ciel, sa baie azurée comme celle de Naples, et ses côtes dessinées et découpées comme l'archipel de Grèce¹⁹.

Comme dans les tableaux de Lansyer, où les lavandières armoricaines ont un air de canéphores grecques, Heredia a une vision antiquisante de la Bretagne.

Albert Mérat, autre Parnassien que Rimbaud considérait comme un voyant au même titre que Verlaine, a pourtant voulu montrer que l'idéal de la beauté antique n'était pas

¹⁵ Le poète et sa famille séjournèrent dans la maison Vedeler, rue de Poullan.

¹⁶ Heredia songe probablement à un tableau comme *Port de mer, soleil couchant* (1639), qu'il a pu admirer au Louvre.

¹⁷ Lettre de Heredia à Henri de Régner, 12 août 1890, *loc. cit.*

¹⁸ Cité par Camille Lemercier d'Erm, dans « José-Maria de Heredia en Bretagne. II. En Haute-Bretagne », *Nouvelle Revue de Bretagne*, n° 6, novembre-décembre 1951, p. 412.

¹⁹ Lettre de Heredia à sa mère, 17 septembre 1867 ; Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5684, chemise 2.

incompatible avec la poésie du monde moderne. Les sardinières de Douarnenez lui ont inspiré ce sonnet, à la chute rythmée par une assonance énergique :

Quand le travail s'arrête et quand finit le jour,
L'obscur logis s'éclaire et la vitre étincelle.
Vers l'âtre où le souci des mères les appelle
Elles pressent le pas et hâtent le retour.

Le court fichu de laine alourdit le contour
Du sein, et l'on voit mal laquelle est la plus belle ;
Mais l'égale blancheur des coiffes sans dentelle
Leur donne un air claustral irritant pour l'amour.

Leurs yeux clairs comme l'eau des vagues vous regardent.
Les petites à vous sourire se hasardent
Et courent en mordant de gros morceaux de pain :

Et, se tenant la main comme un cortège antique,
Les grandes font, au choc d'un pas lourd et rustique,
Claquer sur le pavé leurs sabots de sapin²⁰.

Yann MORTELETTE

²⁰ Albert Mérat, « Les Sardinières », *Les Souvenirs*, Paris, Alphonse Lemerre, 1872, p. 8.